DU MONDE ENTIER

DAVID MEANS

DES LIEUX ET DES HOMMES

NOUVELLES

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR CLAUDE ET JEAN DEMANUELLI

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE POISSON SECRET

Extrait de la publication

Du monde entier

Extrait de la publication

DAVID MEANS

DES LIEUX ET DES HOMMES

nouvelles

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claude et Jean Demanuelli

GALLIMARD

Titre original :

THE SPOT

© David Means, 2010.
Tous droits réservés.
© Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.

À Genève

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Les coups

À l'étage au-dessus, l'homme s'arrête un instant, simplement pour ménager le suspense, puis il recommence, doucement d'abord, allant d'est en ouest pour revenir ensuite sur ses pas, côté Cinquième Avenue de l'immeuble, interrompant sa marche pour s'orienter, regarder la vue de sa fenêtre, j'imagine, avant de repartir vers l'ouest, faire une nouvelle pause au-dessus de ma tête, histoire de me narguer, et se remettre en mouvement quelques minutes, réglant son pas sur le rythme d'un métronome, suivant le tracé des murs de son appartement — le même que le mien, exactement —, puis il s'arrête encore, et je me renverse en arrière pour contempler le plafond, j'entends des coups qui viennent de plus loin cette fois-ci, de sa cuisine, mais bientôt — au bout de cinq minutes, peut-être plus — le voilà qui revient et reprend sa besogne, avec obstination, sans relâche, mais sans son agressivité habituelle, comme si je n'existais plus, comme s'il m'avait écarté de son esprit, avait oublié son désir de vengeance, masquant, le temps d'un court répit, le vrai mobile de sa conduite. Un répit de cinq minutes, peut-être plus, peut-être moins, car il est impossible de

Extrait de la publication

dire exactement combien de temps vont durer ces moments de silence quand ils s'installent à l'étage du dessus, mais tout ce que je sais, l'oreille constamment aux aguets, c'est que les bruits vont reprendre ; si ce n'est pas le martèlement de ses talons, ce sera sous une autre forme : les coups du marteau dont il se sert pour enfoncer ses clous (c'est un accro du clou, prêt à vous accrocher des tableaux à n'importe quelle heure du jour), ou les saccades amorties de son imprimante (c'est un accro de l'imprimante, qui tire document sur document de l'aube au crépuscule), ou le bruit sourd de son matelas s'écrasant sur les lattes du sommier, accompagné des soupirs des ressorts (un son qui n'est pas à proprement parler celui d'un choc, certes, en ce qu'il s'apparente à une sorte d'arabesque, de note plaisante venant orner les soubresauts du matelas qui surviennent après quelques oscillations de l'ensemble, signe que l'homme prend ses aises dans son lit). En cet après-midi, d'autres bruits qui pourraient aussi être rangés dans la catégorie « coups » m'envahissent l'esprit, formant une longue histoire de chocs sonores remontant au jour, il y a deux ans de cela, où j'ai emménagé ici, ample moisson de bruits divers incluant fracas de casseroles et cliquetis de couverts, écho mat d'une cloison de plâtre, gargouillis d'une eau qui bout, et, pendant une semaine, des gloussements écorchés, des gémissements incessants et, à l'occasion, ces soupirs de pâmoison pleins de tristesse qui m'ont d'abord paru authentiques (d'origine humaine) mais qui, au bout de deux ou trois jours, ont pris le caractère mécanique d'un son artificiellement reproduit, me persuadant de ce qu'il s'agissait d'un enregistrement, d'une bande passant en boucle. Voilà le

Extrait de la publication

genre de maniaque qu'il était ! Le genre d'homme qui n'hésite pas à se mettre en quatre pour inventer un nouveau bruit et trouver le moyen de le répéter à l'infini. Le genre à mettre au point des nouvelles techniques, par exemple taper le plancher du talon, les orteils relevés, puis faire vibrer une lame du parquet en abaissant ceux-ci d'un coup sec, avec toute l'efficacité d'un champion de gymnastique rythmique, de façon à transmettre le bruit à travers le parquet nu des années d'avant-guerre, un beau chêne bien sonore capable de résister aux coups les plus violents. Le pire, c'est que, non content de prendre son travail au sérieux, il semblait peu à peu s'aventurer dans un monde de pure imagination dans l'idée que, à force d'insister et de taper uniquement pour le plaisir de taper — en d'autres termes, en m'effaçant, du moins temporairement, de son esprit, oubliant ainsi l'événement (notre brève rencontre, l'an dernier) à l'origine de sa frénétique activité —, il pourrait par un acte de foi tout à fait gratuit améliorer son niveau de concentration, indicible bonheur, et, par suite, augmenter sa capacité à prolonger son tapage. Une fois éliminé son mobile de départ (la brève rencontre qui nous avait amenés à nous frôler dans le hall de l'immeuble en ce lointain après-midi d'automne), il pouvait continuer à frapper le plancher de ses talons tandis que, au-dessous, je l'entendais tout en sachant que son acte n'avait d'autre cause qu'une pure jubilation non contaminée par un quelconque désir de vengeance. (De mon côté, j'avais essayé, il y a bien longtemps, juché sur un escabeau, de lui rendre ses coups en tapant au plafond avec le manche d'un balai, pour découvrir que, étant l'homme du dessous, j'étais incapable de me soustraire au vacarme

Extrait de la publication

du dessus, parce que taper vers le haut n'est pas taper vers le bas, et qu'un bruit qui se fait entendre à vos pieds n'a absolument rien à voir avec un bruit qui vous arrive sur la tête.) En théorie, on peut toujours, bien évidemment, débattre du degré d'agressivité d'un son en fonction de celui qui le perçoit, et l'on peut facilement poser comme principe qu'un bruit non entendu ne saurait être intempestif et demeure un son pur et simple, que, pour être officiellement qualifié de coup, le bruit ne doit pas être seulement perçu mais doit procurer à l'oreille une sensation pénible. Il existe certes des coups frappés sans animosité, et qui ne manquent pas d'attrait, mais ils entrent généralement dans la catégorie des aimables toc-toc : l'arrivée de l'amoureux tard dans la soirée suivie du discret message codé (et souvent adultère), celle du représentant de commerce à l'ancienne qui, pour placer ses balais, tambourine à votre porte — totalement obsolète de nos jours, car depuis longtemps remplacé par le coup de sonnette, lui-même supplanté par l'appel téléphonique. Pour celui qui est agressé, toutes les théories, si plausibles et si sensées qu'elles soient, sont réduites à néant par le bruit lui-même. Dont l'imagination s'empare pour en déterminer l'origine. Ce bruit sec et insistant que prolonge une mesure superflue et qui se fait entendre une soirée entière avec une précision de métronome : un coup de marteau sur un clou. Ce bruit mat de caoutchouc mâtiné de cuir : le bout arrondi d'une matraque — du plomb dans du cuir — que l'on abat sur le plancher au-dessus de votre tête. Ce claquement métallique d'un aigu déchirant, ni trop fort ni trop faible, qui émerge de l'habituel brouhaha d'un après-midi d'été — grondement de la circulation sur la Cinquième

Extrait de la publication

mêlé au cliquetis des talons hauts, au klaxon des taxis et au murmure des voix — avec une netteté lancinante : le choc sur le trottoir de l'extrémité pointue d'une canne à bout ferré. Ce chuintement qui se répercute d'un côté de la tête à l'autre et se manifeste un après-midi — encore une fois, ces manifestations se produisent en fin de journée, à un moment où il sait, car il le sait bel et bien, que je suis plongé dans la plus profonde méditation qui soit, tentant de démêler — que faire d'autre ? — la véritable nature de ma tristesse en relation avec ma vie passée, énonçant en silence, sans un mot, mes théorèmes : l'amour est une vibration vide sans réelle signification, qui, lorsqu'elle éveille un écho dans une autre âme, commence à former quelque chose susceptible de donner une impression d'éternité (notre mariage, par exemple) avant de languir, de s'étioler, et de devenir évanescent, à peine perceptible (les derniers jours dans la maison au bord de l'Hudson), pour finir par n'être rien d'autre que de l'air, incapable de déplacer quoi que ce soit (le silence profond et persistant de l'absence. Mary partie. Les enfants aussi). Un après-midi, alors que je me remémorais la sensation de ma main sur les hanches de Mary, de sa peau qui, lisse autour du ventre, devenait dure comme l'os, puis tendre, aplanie, avant de céder la place à la douce mouillure, le balayage commença : pas un coup à proprement parler, mais simplement le bruit d'un homme nettoyant son appartement dans la chaleur d'un après-midi new-yorkais… un bruit net, inoffensif, au départ. Banal, en somme — à l'évidence pas de coups —, jusqu'à ce que mon attention, détournée de ma méditation première (Mary), détecte dans le bruit une dureté, une urgence, qui me poussa à pren-

Extrait de la publication

dre conscience — pendant ce qui me sembla durer une heure — qu'il était suspendu juste au-dessus de ma tête, avec une insistance sans commune mesure avec la nature de l'entreprise. Affichée, délibérée. Il allait se frayer un chemin à coups de balai à travers le plancher, les solives et le plâtre. À un moment ou à un autre, le chuintement feutré, voire anachronique, du balai avait basculé dans le registre « coup », moins le bruit lui-même — puisque ce n'étaient que vibrations de l'air — que le va-et-vient et la gestuelle inhérents à la manière dont il se produisait : l'intention à l'origine du geste était à un moment ou à un autre passée du balayage lui-même au bruit qui présidait à l'acte, à telle enseigne qu'il m'apparaissait clairement, à moi qui me trouvais dessous, que ce qui avait débuté comme un nettoyage de routine avait, à un moment ou à un autre, en réponse peut-être à mes gémissements et à mes cris épisodiques en direction du plafond entre deux coups de balai, basculé dans un autre registre. En d'autres termes, à un moment ou à un autre, son envie de balayer s'était transformée en une envie de frapper. Autre exemple : par un après-midi relativement tranquille — rien d'autre que le murmure assourdi des téléviseurs venant de tous les côtés ou un éclat de voix épisodique répercuté dans la colonne d'aération —, mon ami du dessus décida d'accrocher quelque chose au mur, ou de planter un clou pour une autre raison (si tant est qu'on le fasse pour une autre raison, on peut se demander laquelle). Commencèrent alors les petits coups épisodiques, signalant la progression agaçante de la pointe du clou dans le plâtre. Un bruit franc, pas désagréable. La tête du marteau contre le clou. La force transférée

jusqu'à la pointe effilée, qui pénètre dans le plâtre, trouve la faille quand derrière celui-ci s'ouvre le vide. J'écoutais avec plaisir. Renversé dans mon fauteuil, je me disais : Vas-y, mon vieux ! Tape, tape ! Enfonce-moi ce clou ! Ne t'arrête pas trop longtemps, ou tu ne sauras plus où tu en es ! Allez, ne faiblis pas ! Donne à tes coups un semblant de rythme. Tiens le marteau par le bout du manche et laisse-le suivre sa propre cadence afin de t'épargner toute pression sur la face interne du poignet ! Travaille le détachement si tu y parviens, pour que la tête du marteau ne retombe qu'en réponse aux exigences du clou. Si besoin est, remémore-toi ces longs après-midi dans la maison de Westchester, quand tu étais proprement ligoté par les liens du mariage et que tu attendais de voir quel projet serait le mieux à même de t'apaiser : scier une planche, tâtonner à la recherche d'un joint défectueux dans quelque obscur recoin. Laisse les coups ne plus faire qu'un avec le besoin que tu ressens d'accomplir une tâche physique, de voir l'effort passer du pouce au majeur, en quelque sorte, quand tu lisses le ciment frais et que tu sens le mélange gélatineux s'étaler docilement sous ta truelle. Quoi que tu sois en train de faire, me disais-je, ou peut-être criais-je, car j'étais enclin à lui donner des ordres si nécessaire et il se pouvait fort bien que je crie en direction du plafond, fais-le vite, sans à-coups, et évite de te perdre totalement dans la tâche elle-même, pensais-je ou disais-je. Vas-y, mon vieux ! Je suis sûr que c'est ce que je disais. Allez, tape, tape ! L'âge du travail facile est sur son déclin. L'ère des coups touche à sa fin, c'est ce que je disais, j'en suis sûr. La bonne vieille tradition est en voie d'extinction, je suis sûr que c'est ce que je disais, je

crois, parce qu'il y allait sans aucune retenue, dans un effort frénétique, terrifiant, peaufinant le bruit avec une perfection impeccable, extatique. Le meilleur frappeur que j'aie jamais connu ! Brillant, un virtuose en pleine possession de son art, assénant les coups avec ce qui pouvait être assimilé à une intuition de génie. Aucune volonté, aucune volonté humaine d'aucune sorte, n'aurait jamais pu trouver une manière aussi précise de produire pareil son. Il était au sommet de sa forme. Chacun de ses coups portait mon nom ! Chacun m'était directement adressé ! C'était l'œuvre d'un homme au bord de la folie. Qui avait tout perdu ou presque et concentrait l'ensemble de ses aptitudes dans l'art de frapper. Il était à l'affût de cette clarté d'esprit que l'on n'atteint qu'en harcelant l'autre — chez lui, à l'étage du dessous (jamais celui du dessus) —, accroupi dans la chaleur d'un après-midi d'été dans cette grande ville insulaire des Manhattans, à essayer de mettre derrière lui la douleur d'un mariage fichu (Mary !) autant que les souvenirs précieux d'une époque où le désir qu'il avait de sa femme n'avait d'égal que celui qu'elle ressentait pour lui (selon toute vraisemblance), où avait existé un échange amoureux entre deux individus, ou du moins ce qui y ressemblait, et où il passait ses journées à bricoler, à réparer une chose ou une autre, à taper ici et là d'une manière beaucoup moins artistique, faisant de son mieux pour maintenir la maison en état.

Extrait de la publication

La lame

Parmi les hommes, vagabonds et clodos, assis autour du feu, il y avait un gamin qui rappelait à Ronnie ce qu'il était à son âge : même vitalité mâtinée de chagrin, même mélange de désespoir et de mordant face à l'adversité. Juste un gamin qui écoutait, mêlé aux autres, comme si le sentiment naissant qu'à un moment ou à un autre, et ce sans tarder, il serait rejeté, éjecté d'un wagon ou tout bonnement abandonné au bord de la route, trop shooté pour continuer, n'avait guère d'importance. Il obligea le gamin à baisser les yeux et guetta une réaction.

Fais pas attention à ce poids mort, dit en lui tendant une bouteille celui qui s'appelait Vanboss. À eux tous, ils avaient deux bouteilles d'Old Crow et un flacon sans étiquette d'un sirop pour la toux, vert émeraude, liquoreux et douceâtre. Ils se trouvaient dans un petit campement minable, à proximité d'une raffinerie de pétrole, à la sortie de Toledo, et suffisamment près de la Maumee pour entendre le bruit de la rivière. Une odeur de térébenthine flottait dans l'air, jointe aux émanations de goudron de la créosote passée sur les traver-

Extrait de la publication

ses des voies et aux relents d'ozone laissés par une gigantesque étincelle électrique. Calmes et décontractés, ils alimentaient la maigre flamme d'un feu de camp, le passé aussi loin derrière eux qu'il pouvait l'être, et pendant un bon moment on n'entendit pas grand-chose en dehors d'un juron de temps à autre, une sorte de grognement qui se voulait un déni du passé, rien d'autre jusqu'à ce que, pour finir — il fallait bien qu'on en arrive là au bout du compte —, le dénommé Vanboss et un autre du nom de Stark se mettent à échanger des plaisanteries, du genre qui survient toujours après un long silence. Le dénommé Vanboss raconta une histoire d'accident. Deux voitures qui roulaient à cent cinquante sur une route à deux voies aux abords de Tulsa s'étaient encastrées l'une dans l'autre pour ne plus former qu'un bloc de métal d'un mètre sur un… d'où s'était extirpé un enfant sans une égratignure. Ce qui provoqua un débat sur la vraisemblance — voire la probabilité — d'un tel événement, lequel débat déboucha sur l'histoire d'un type qui s'était fait décapiter lors d'un accident à la campagne, et dont la tête fut catapultée dans une botte de foin, histoire qui elle-même dériva sur un échange très libre à propos de casiers judiciaires, lequel à son tour conduisit à des théories sur le maniement du couteau, sur la meilleure manière de poignarder un homme, si le besoin s'en faisait sentir. (Enfoncer jusqu'au manche et laisser la lame faire le reste si elle est aiguisée, déclara le dénommé Vanboss. Si elle est émoussée, frapper foutrement fort — pour tirer le meilleur parti du choc initial — puis la tourner encore plus fort pour compenser l'absence de tranchant.) À ce stade, le junkie s'immisça à brûle-pourpoint dans la con-

Extrait de la publication

versation pour raconter une histoire sur un vieil Indien zuni qui prétendait que sa petite fille avait été emportée dans les serres d'un faucon, ce qui déclencha une brève dispute concernant la plausibilité d'un tel événement, laquelle sans trop savoir comment les ramena aux couteaux et à un silence de courte durée au cours duquel chacun se pencha sur le trajet de la lame qui entre et ressort — éclat bleuté du chrome dans l'obscurité d'un wagon frigorifique. Un couteau de boucher épais — plus large que long — qui virevolte, lame, manche, lame et manche confondus, au-dessus du charbon entassé sur un wagon. Dans ce silence, Ronnie garda son histoire de couteau pour lui et résista à l'envie de se joindre à la conversation, pour la bonne raison que, s'il voulait vraiment tout dire, il lui faudrait expliquer qu'il avait passé deux ou trois ans avec un vieux type du nom de Hambone. (Mais la profondeur de ce partage, jamais il ne l'avouerait. Il ne dirait rien de cette intimité. Il s'abstiendrait.) Il lui faudrait détailler leur itinéraire, décrire leurs pérégrinations comme s'il déplaçait des épingles sur une carte, depuis Spokane (aucun confort, pas suffisamment d'endroits à squatter) jusqu'à Lincoln (des gens prêts à se mettre en quatre pour vous payer un verre), fournir juste ce qu'il fallait de détails pour authentifier son histoire, de façon que les autres puissent intervenir : Je connais cette ville, ce trou à rats, ou bien : Moi, j'évite ce coin paumé, ses taureaux en liberté aux abords des abattoirs, ou bien encore : Ah, là, je connais un flic, un chic type qui te fera une fleur en cas de besoin. Puis il lui faudrait entrer plus avant dans son récit et raconter comment le vieux s'était pris une cuite carabinée à Flagstaff et com-

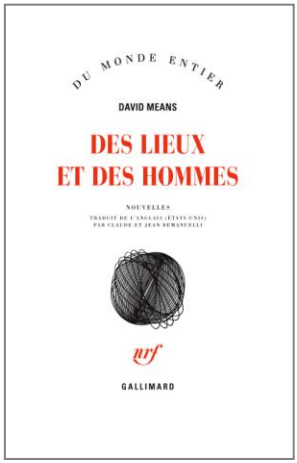
Extrait de la publication

ment lui avait attendu qu'il sorte de taule, l'avait aidé à sortir, comment l'autre lui avait rendu la pareille quand Ronnie en avait fait autant quelques mois plus tard à Kansas City. Les autres approuveraient de la tête, conscients du délicat équilibre qui préside à l'association de deux routards. Pour finir, il en arriverait (c'est du moins ce qu'il se disait) à ce fameux soir dans un campement du Michigan et à ce que Hambone lui avait confié à propos de sa mère.

Mais une fois parvenu à ce stade, et s'il voulait tout dire (songeait-il), il serait forcé de revenir en arrière. Pour donner un sens à son histoire de lame, il serait obligé de livrer le vieillard — qui, aujourd'hui disparu, n'était plus que cendres et poussière — au jugement et à la dérision de ces hommes assis autour du feu. Alors, sa voix se ferait plus profonde et il dirait : C'est là que le couteau entre en scène, les gars. Tu te réveilles dans le froid de la nuit une lame sur la gorge. Tu te réveilles pour voir un mec à moitié dingue te poser un couteau sur la gorge pendant que, toi, tu émerges péniblement d'un rêve et que tu essaies de comprendre le danger qui te menace. Tu te réveilles pour entendre un vieux schnock te déclarer : Tu crois ce que je t'ai dit sur ma jolie maman ou je t'étends raide mort. C'est à ce stade que le retour en arrière s'imposerait. S'il n'en disait pas plus, ce serait tout bonnement une histoire de lame parmi des milliers d'autres. Un récit de plus du genre amitié/trahison entre un jeune et un vieux routard. Jure-moi que tu me crois ou je t'étends raide mort, se répéta-t-il pour lui-même, tandis que les autres attendaient, perplexes, le visage pareil à un masque à la lueur du feu, tous — même le jeune drogué — con-

Les coups 9
La lame 17
Le grand fleuve de l'Égypte 31
Nebraska 51
Conjectures 75
Le lieu 79
En lisant Tchekhov 97
Quelques faits susceptibles d'aider à comprendre la combustion humaine spontanée d'un certain Errol McGee 113
Le fiasco 129
Oklahoma 147
Le ravin 163
La maison de l'acteur 179
L'embranchement 187

Extrait de la publication



Des lieux et des hommes David Means

Cette édition électronique du livre
Des lieux et des hommes de David Means
a été réalisée le 23 mai 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070772070 - Numéro d'édition : 130603).
Code Sodis : N55008 - ISBN : 9782072486524
Numéro d'édition : 250595.

Extrait de la publication